

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 21

Artikel: Dévoilées
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rent réveillés en sursaut, l'autre matin, entre Versoix et Genève :

— Genf, Genf, crieait le conducteur.

— Ben, dit un marchand de vins, je croyais que nous arrivions à Genève.

— Nous nous serons trompés de train à Lôsanne, dit un représentant d'une grande hui-lerie du Midi.

— Sapristi, un jour de perdu... Mais je ne connaissais pas cette station.

— Mon bon, dit le Marseillais, nous arrivons en Suisse allemande... Faut demander à ce conducteur... Pourtant, en partant de Vevey, on nous avait indiqué cette voiture directe...

— Hé, conducteur...

— Was weil'r? (Que voulez-vous).

— Troun de l'air, il ne sait pas le français. Dis donc, Isidore, toi qui sais l'allemand, demande-lui un peu où nous sommes.

Isidore s'exécute.

— Herr Kondukteur, wir haben verloren, was ist Genf gewesen? (Allemand très approximatif, signifiant : « Nous ne savons plus ce que veut dire Genf. »)

Le conducteur :

— I cha nit spanisch (je ne comprends pas l'espagnol). Was weil'r? (que voulez-vous).

Le marchand d'huile se désespère. Il montre son billet au conducteur, qui a l'air bon enfant, avec sa belle barbe blonde et ses lutes d'or.

— Ja, ja, Fifis-Genf, s'isch guet so... (Vevey-Genève, c'est juste). Et de sa belle et forte voix, il dit encore une fois :

— Genf, Chenèfe.

Les voyageurs de commerce respirent.

(*Tribune de Genève.*)

Restaurant automatique.

Lausanne a depuis trois jours, place Saint-François, son restaurant automatique (les gens qui veulent se distinguer du commun des mortels prononcent : Express-bar). Elle n'a ainsi plus rien à envier à Londres, à New-York, à Bâle ou à Genève.

Le restaurant automatique lausannois a d'emblée été proclamé très chic par la jeunesse élégante qui fait sa fine jambe sur la place Saint-François. Les vieux Lausannois, eux, ne formulent pas encore de jugement, et pour cause. Ils ne connaissent, en effet, du nouvel établissement, que la devanture et que ce qu'en ont dit les journaux quotidiens. Peut-être, un jour ou l'autre, se décideront-ils à y entrer, lorsqu'ils le pourront sans faire un affront au tenancier de leur café habituel. L'un d'eux, cependant, nous a déclaré qu'il n'y mettrait les pieds ni pour ou ni pour argent.

— Comment voulez-vous, s'exclamait-il, comment voulez-vous qu'on ait du plaisir à prendre ses trois décis dans cette pinte à mécanique? D'abord, sait-on seulement, après avoir glissé sa pièce de monnaie dans l'automate, s'il vous donnera toujours ce que vous lui demandez : ces machines-là, c'est capricieux comme les belles dames ! Et puis, plus moyen de faire la cause avec le patron, avec sa femme ou sa fille, non plus qu'avec les sommelières. On a beau dire, un verre de vin présenté avec un air souriant, avec un mot aimable, vous paraît toujours meilleur, quand même ce serait parfois du « penadzet » !

Une connaissance de ce vieux Lausannois, qui assistait à notre entretien, était d'un avis différent.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, je suis pleinement d'accord avec vous. Seulement remarquez que personne ne vous force à aller prendre un verre de vin automatique.

— Il ne manquerait plus que cela !

— Personne ne vous y contraint et vous fini-

rez bien par y aller de votre propre mouvement...

— Jamais !

— Il ne faut jamais dire : « jamais », comme disait Bismarck... Vous irez tout comme un autre chez l'automate restaurateur, par curiosité et aussi parce que, sans vous en rendre compte, nous nous américanisons lentement. Déjà, on peut compter sur les doigts les Lau-sannois qui comprennent et qui parlent encore le patois...

— Qu'est-ce que l'Amérique a à faire avec notre patois ?

— Vous ne saisissez pas ? Mais depuis que les Américains, les Anglais et tout ce qui voyage envahit notre pays, nous devons renoncer à nous exprimer dans l'idiome de nos pères, parce que ces étrangers ne nous comprendraient pas ; alors, pour leur être agréable, à eux qui ne se donnent pas la peine d'apprendre notre langue, nous nous sommes mis à parler la leur. Dès lors, nous n'avons fait qu'imiter de plus en plus les Américains. Comme eux, nous bâtonnons des maisons de huit, dix, douze étages ; nous ne faisons plus un pas sans nous servir du chemin de fer, du tramway ou de l'automobile ; bientôt, nous aurons des services réguliers de ballons ; et en attendant que ce merveilleux moyen de locomotion s'implante et soit racheté par la Confédération, nous traversons la vie en train express, considérant comme des heures perdues le peu de temps que nous consacrons à la famille, aux repas, aux promenades. Tout aux affaires ! comme l'Américain, voilà notre devise et notre mot d'ordre....

— Il me semble pourtant que nous nous accordons bien encore par ci par là un peu de bon temps.

— Et c'est à notre grand détriment, mon cher monsieur, car aujourd'hui qui prend du bon temps n'est plus dans le mouvement, reste en panne, végète ou finit misérablement. Il faut avoir, non seulement le coup d'œil américain, mais toutes les qualités de ce peuple-éclair pour arriver à quelque chose. Et c'est pourquoi, tout en nous américanisant encore davantage, le restaurant automatique nous sera fort utile. D'abord, pas de longs pourparlers avec le patron ou ses employés, pour savoir si l'on peut avoir oui ou non une côtelette ou un beefsteak. Les inscriptions des distributeurs vous disent immédiatement ce que vous pouvez vous fourrer sous la dent. Plus de ces appels sans fin lancés à un garçon qui fait la sourde oreille quand vous lui demandez un simple verre de bière au lieu d'une bouteille de vieux vin. Vous êtes pour ainsi dire le maître de la maison et vous vous servez à votre guise. Les voyageurs, les gens pressés et les dames salueront non sans plaisir l'ouverture du bar, pardon, du restaurant automatique. Je dis les dames, parce qu'elles n'y éprouveront pas la gêne assez compréhensible qui les envahit lorsqu'elles entrent seules dans un café où des hommes attablés les dévisagent curieusement. Là, rien de pareil ; elles iront tout droit à un guichet, comme à la poste, y jeteront leur pièce de deux ou de quatre sous, et après avoir pris leur thé ou leur sirop, s'en iront avec la même hâte que les autres consommateurs.

— Tout cela est bel et bon, mais quand on voudrait seulement une ration de pain et de fromage, est-ce que votre mécanique se dérangerait pour vous servir ?

— Allez-y voir, mon cher monsieur.

* * *

C'est mardi qu'a eu lieu l'inauguration du restaurant automatique, à laquelle, assurent nos confrères, la presse avait été conviée. M. Masson, président de la société, a souhaité la bienvenue à ses invités avec beaucoup d'es-

prit, dit-on. Nous n'en doutons nullement ; mais, M. Masson, que n'eut-il aussi le bon esprit de ne pas oublier le petit *Conteur* dans la liste des invitations.

Encombrante manie.

La mode des cartes postales illustrées sévit avec rage. Il n'est pas d'événement, même le plus insignifiant, qui ne donne naissance à deux ou trois modèles de cartes postales illustrées. Et quand il s'agit d'événements importants, le nombre alors est fantastique ; témoin ces fêtes du centenaire.

La direction des postes allemandes vient de publier une statistique des cartes illustrées qui ont été expédiées en une semaine par ses soins.

Elles atteignent le chiffre presque incroyable de 10,128,569, en augmentation de près d'un million et demi, sur le total de la semaine précédente.

La valeur des timbres oblitérés sur ces cartes s'élève à fr. 600,000.

Lé z'einterrà.

Vo vo rappelai dai z'einterrà de l'ai a on pare d'ans : l'ire dai petits fricots. Por ti lé z'invità failliái lo bouillon avoué dai z'étales aò bin dau tserfouillet que trottave dessú, lé truffies accoumoudaïes, lo routi, etseptra, etseptra, que cein cotâve gros ai proutses pareints. Apri lo repé, lo vin colâve, on trinquâve et pu... eh bin ! et pu on quemèvie à avai lo fi de la lègwa remoua et on barjaquâve.

— L'è portant bin tristo po clli pourro Sami, l'ire ancora tot dzouveno, desâi ion.

— Bin su, ma que vollien-vo fêre, fâut ti l'ai passa, desâi on ôiro.

— A la tinnia !...

— L'a pardieu bin souffè.

— Oi, ma ora, le bin benhiraô.

— L'è bon, clli novi !...

— Ein a fôt tot parâi onna galèza on dzo.

— Quaise-té !

— Bin su ; attiutave stasse :

« L'avâi loylo lo Bron à Tiennon por fère tserri avoué sa Grise. La Grise etâi bo et bin gamiâ ; ma lo Bron, on ara djura on'esquelle, l'etâi asse chet qu'on étalla. Io a-te que reincontre lo protiureu, vo sède prau, lo vilho pansu qu'on lai desâi medze-pourro. Sé met à guegnî l'appliâ à Sami et lai fâ :

— Porquie clli tsevau ète tot riond et l'autre l'est quemet on vilho bosset, on vâi tote lê davaus ?

— Prau su, que lai repond Sami, que lo premi l'è protiureu, l'autre sara son client. »

Et on risâi ; on ôtro ein raconteva ancora iena. De temps z'ein temps, on oïa : « A la tinnia ! » et on trinquâve tant qu'on coup mimò ou àoblîe lo mò et que 'na fenna àdvrâ la porta dau pâlo et lau dit : « Vo sède, se vo vollein einterra Sami voulâ ! l'è bin stout né. »

A l'einterra de David, Luise, sa vêva, fasâi mau bin à vêre, ie tschurlave, sè lameintave : « Eh ! mon Dieu, mon pourro David ! tant qu'on s'amâve, pu pa mé vivre sein tê ! » Lé deizins asseyivant bin de la consolâ, ma ne volliâve rein oure : « Prêds pacheince, que lai desant, cein passera, l'è su que l'è pénabllio, mâ faut pacheinta. » Et tot lo mondo lai fasâi assébin : « Prêds pacheince, prêds pacheince. » A la fin dau repé, quemet ion l'en redesâi ancora : « Prêds pacheince », la Luise que l'avâi on vesin qu'on surnommâve Pacheince, ie fâ :

— Craide-vo que mè voudra ?

MARC A LOUIS.

Dévoilées.

Revenant sur les dangers que présente pour la vue l'usage des voilettes, un oculiste alle-

mand expose les résultats de ses investigations récentes. Il a examiné 88 cas dans lesquels les troubles de la vue avaient été occasionnés par le port de la voilette. D'après des calculs personnels, 75 pour 100 des femmes qui ont l'habitude de porter un voile s'abîment la vue. Les désordres visuels sont en général ressentis au bout de quatre ans.

La largeur ou l'écartement des mailles, la distance de la voilette aux yeux et surtout la couleur du tissu influent beaucoup sur son degré de nocivité. On recommande de préférence les voiles noirs, sans pois ni surcharges, à réseau peu serré.

Pour les bêtes.

Une représentation littéraire et musicale aura lieu mardi à la *Maison du Peuple*, dont le bénéfice sera versé dans la caisse borgneuse de la *Société protectrice des animaux*. C'est là un but très louable et bien digne de l'intérêt de tous. On ne saurait trop faire en ce domaine, sans aller aussi loin, cependant, que cette dame américaine qui vient de fonder à New-York un sanatorium pour les oiseaux. Il paraît que le besoin de cette institution se faisait sentir, puisque, dès l'ouverture, plus de 500 pensionnaires y étaient admis. Ils sont, d'ailleurs, admirablement soignés. Chaque volatile a sa cage, à l'abri des courants d'air, avec nid chaud et douillet. Un petit appareil automatique à douches permet au malade de prendre à volonté des ablutions tièdes ou froides !

On ne saurait imaginer le nombre ni la variété des affections dont un simple moineau peut être atteint. Au sanatorium de New-York, les infirmières sont appelées à soigner, chez la gent ailée, des paralysies, des dyspepsies, des rhumatismes, de l'asthme, des maladies de cœur, des phthisies et des fièvres intermittentes.

Aussi fait-on usage de la plupart des remèdes et des traitements employés pour l'homme : massages, gant de crin, liniments, quinine, arsenic, etc.

Nos petits gommeux.

Sur Saint-François.

— Comme ce pauvre Fernand a l'air cassé ; il n'a pourtant que trente ans à peine.

— Que veux-tu, mon cher, les années de champagne comptent double.

J'sais plus qu'faire.

Au tribunal.

— Accusé, voici trois fois depuis un an que vous comparaissiez devant nous.

— Que voulez-vous, m'sieu le président, ou bien j'travaille ou bien j'n'travaille pas. Quand j'travaille, on m'arrête pour vol ; j'n'travaille pas, on m'arrête pour vagabondage, alors je n'sais plus comment faire !

Bébé gymnaste.

« Votre bébé, dit R. Deuzères, du *Petit Parisien*, a deux, mettons trois ans. Il est solide, gras et rose, et vous voudriez en faire un petit Hercule, lui donner de la souplesse, de l'agilité, des muscles d'acier. Vous ne pouvez pourtant pas l'envoyer, accompagné de sa bonne, dans un gymnase, ni lui faire faire des haltères. Que faire alors ? Mais tout simplement tirez parti de ses jeux, de façon que l'amusement soit savamment combiné en une véritable gymnastique.

Voulez-vous exercer les muscles des bras et de la nuque ? Faites donc marcher le petit à quatre pattes en lui disant de bien relever la tête, ou, mieux encore, faites-le marcher à trois pattes, une de ses jambes tenue bien horizontale en arrière.

Quand il aura appris ce manège, vous lui montrerez une chose plus curieuse encore : marcher à quatre pattes, en reculant et en avançant, le corps renversé et le ventre en l'air. C'est une façon excellente pour donner de la vigueur aux muscles de l'abdomen.

De même encore la culbute en roulade répétée cinq ou six fois de suite constitue un exercice de premier ordre pour faire diminuer le ventre et fortifier les muscles de la nuque et du dos. Pour les muscles du dos encore rien ne vaut la culbute faite par-dessus son petit frère, — je suppose que votre bébé en a un... acrospi à quatre pattes.

Pour exercer les muscles et assouper l'articulation de l'épaule, quoi de plus amusant que le moulinet à droite ou à gauche ou le moulinet des deux bras à la fois ? Apprenez aussi à bébé à se rouler par terre comme un tonneau ; cela l'amusera et en même temps vous verrez augmenter la vigueur des muscles de sa colonne vertébrale. Et pour lui assouper les reins, vous le ferez jouer au sonneur de cloches, au scieur de long, au faucheur.

Nous n'en finirons pas si nous voulions énumérer ici tous les jeux capables d'être transformés en exercices physiques salutaires. En tous cas, vous voyez qu'il est possible de mêler l'utilité à l'agrément et de donner des muscles à l'enfant tout en l'amusant. » Et, ajoutons-nous, ces leçons de gymnastique à bébé, auront, pour bien des papas, un effet des plus salutaires ; ainsi, *la culbute en roulade répétée cinq ou six fois de suite* ; voir troisième alinéa.

Certificat.

On parle d'un jeune auteur qui vient de publier, avec succès, un volume de poésie.

— Vraiment, dit quelqu'un, ce cher Albert est plein de talent.

Alors, un concurrent jaloux et dont la présomption égale l'insuccès :

— Albert, du talent ? Allons donc ; il était mon voisin à l'école !

L'homme de la situation.

Vois-tu, Jean-Louis, c'est bien triste quand on a des enfants qui ne marchent pas droit.

— Alors, quoi, le François en fait toujours des siennes ?

— Hélas, oui.

— Sais-tu pas lui faire des sermons d'attaque ?

— Oh ! que veux-tu ; ça ne sert de rien. C'est comme si je chantais. On dirait, ma parole, qu'y n'écoute plus que les imbéciles... Si tu y disais deux mots, toi ?

Au Pénitencier.

Le directeur, à un condamné qui fait son entrée dans l'établissement :

— La règle de la maison est d'employer les détenus aux besognes de leur profession habituelle. Quel est votre métier ?

— Commissionnaire, monsieur le directeur.

Quelle femme, tout de même !

Rester cinquante ans sans parler peut paraître un tour de force extraordinaire pour un homme. Mais, que penser d'une femme qui, durant un demi siècle, n'a pas prononcé une seule parole ?

A l'âge de dix-neuf ans, miss Guilford était fiancée à William Simpson. Par suite de circonstances mystérieuses, les projets de mariage furent brusquement et définitivement rompus. La jeune fille quitta ses parents, alla vivre avec son frère, jurant qu'elle ne parlerait plus à âme qui vive tant qu'il ne lui serait pas donné de s'appeler Mme Simpson. Hélas ! son fiancé mourut quelques semaines après.

Fidèle à sa promesse, miss Guilford s'enferma dans un mutisme absolu qu'aucune supplication ne réussit à lui faire rompre.

Après cinquante ans de silence, elle s'est décidée à se servir de sa langue. Mais, hélas ! celle-ci était presque paralysée et ne prononçait plus que des sons inarticulés.

Oh ! tant pis !

Est-ce bien Lausanne ?

Deux Genevois débarquent, il y quelques semaines, à Lausanne.

En descendant du tramway sur St-François, ils s'arrêtent à regarder les travaux que fait exécuter l'administration du téléphone au débouché de la rue Pépinet.

— Mais, dit l'un à son compagnon, êtes-vous sûr que nous soyons bien à Lausanne ?

— Quelle question !... Avez-vous la berline ?

— Mais non, mais non, je vous assure ; il me semble que nous sommes à Trouville.

Le calembour n'en manque pas une.

A l'eau. — *Guide officiel de Wærishofen et de la cure Kneipp, édition 1903.* Ce guide a pour but de renseigner les médecins et le public sur la cure Kneipp et sur Wærishofen, siège de cette cure. Il rapporte les articles particuliers de M. le Dr Baumgarten, sur les particularités caractéristiques de l'hydrothérapie Kneipp, sur la diététique Kneipp, sur les mesures à prendre pour suivre la cure, sur ce que Kneipp pensait des maladies, sur les remèdes à employer, plantes et autres choses. Les amateurs obtiennent ce « Guide » gratis et franco, à la librairie Hartmann, à Wærishofen (Bavière).

Ibsen, Grieg et Mæterlink. — Mardi sera donné au Théâtre *Peer-Gynt* de Ibsen, musique de Grieg. *Peer-Gynt* est la révélation d'une autre face du talent d'Ibsen, connu jusqu'ici comme puissant dramaturge ; cette fois, c'est le poète à l'imagination ardente que nous aurons occasion d'applaudir. La pièce se compose de 14 tableaux réglés avec grand soin. Une nombreuse figuration animera les principales scènes.

Au début de la soirée, *l'Intruse*, de Mæterlink. *L'orchestre de Lausanne*, dirigé par M. Hammer, prête son concours.

Les interprètes sont M^{es} Prozoz, Bourdillan et Brailard ; MM. Rosset, Goetschell, Blum, Cormier, Vierne et Bouvier.

Kursaal. — *Bertin* a toujours grand succès ; il est vraiment extraordinaire ; certaines de ses imitations tiennent du prodige, par leur exactitude et par la rapidité des transformations. *Encore deux ou trois représentations seulement.* — Très intéressants aussi les animaux dressés de *Carl et Mary Ohm*. Il faut vraiment féliciter le directeur de la composition des programmes.

Où sont les cornichons ?

M. R^{'''} n'a pas précisément inventé la poudre ; un autre avant lui en avait trouvé la recette.

L'autre soir, à souper chez son ami L^{'''}, M. R^{'''} tourne ses yeux à droite, à gauche, de l'air du monsieur qui cherche.

— Vous avez perdu quelque chose, monsieur ? demande aimablement sa voisine.

— Oh ! non, madame, merci. Je cherche les cornichons.

— Ah ! bon, alors, dit la dame, souriante, il me semblait bien que vous n'étiez pas dans votre assiette.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS

<i>Causeurs du Conte</i> , 1 ^{re} série (2 ^{me} édition), recueil de morceaux patois et français (illustrés par Ralph)	2
<i>Causeurs du Conte</i> , 2 ^{me} série	2
Les deux séries (ensemble)	3
<i>Au bon vieux temps des diligences</i> , deux conférences par Louis Monnet	1 20
<i>Almanach du Conte</i> pour 1903.	0 50
<i>La cithare métice d'ao</i> canton de Vaud, par C.-C. Dénevez	0 50
<i>Lo conto dau Craiz</i>	0 20

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.